

# LIBERTINES

par

Patrick Wald Lasowski



LES ESSAIS  
CCX

---



Gallimard





*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1980.

*Pour Philippe Bonnefis.*



On connaît la préface célèbre de Campra à son premier livre de Cantates : « J'ai tâché, autant que j'ai pu, de mêler avec la délicatesse de la musique française la vivacité de la musique italienne. »

Délicatesse et vivacité, l'Europe galante va s'émouvoir de l'une à l'autre aux glissements d'une vocalise adorable. D'une musique enfin, bien prise dans l'élégance raffinée de sa pétulance même. La Régence s'enivre de ces voix qui, dans l'espace « miraculeux » de l'Opéra, expirent la volupté de renaître sans cesse : le libertin y goûte avec sensualité la spiritualisation exaltée de ses propres soupirs, quand, dans les bras de marquise, au boudoir, il se pâme. Et le tourbillon de tous ces souffles confondus monte jusqu'au Ciel dont le plafond de l'Opéra consacre la voûte.

« L'air qu'on respire à l'Opéra est un air destructeur, et il faut être toujours en garde contre une multitude de divinités qui ne cherchent qu'à vous accabler de bonheur, de plaisir et de volupté », Nouvelles littéraires de Raynal. Ni religieux ni profane, mais divin, l'Opéra se confond avec le surplus cardinalice de sa parure. Il n'y a rien au-delà de sa pompe; son être est le travestissement : « Il est assez étrange que ce soit à un cardinal et à un abbé que l'Opéra doive sa naissance. » Accablé sous le pesant de ces délices, le libertin voit « l'illusion théâtrale » de son désir portée à son comble. Ne sachant ce qu'il lui faut admirer le plus : des actrices étourdissantes que son

*imagination lambrisse fastueusement — « Le prestige qui décore une actrice la rend la plus dangereuse femme que l'imagination puisse former et embellir », Essai sur l'art dramatique, Mercier — ou des coquettes consommées qui, dans leurs loges, rivalisent avec elles. Une représentation supérieure et unique anime ainsi la salle, la scène et la coulisse, se poursuit hors du théâtre — « M<sup>lle</sup> Hus, devenue intéressante pour le public par le spectacle qu'elle lui présente d'une femme et d'une actrice consumée d'amour », Mémoires secrets de Bachaumont — et, sur la scène elle-même, se distingue absolument du spectacle affiché, M<sup>lle</sup> Hus profitant du rôle qu'elle interprète pour « faire une œillade » au prince de Condé, son amant, avec un « à-propos » qu'applaudit le public.*

*Les rebondissements, les « surprises », dès lors se multiplient selon le fil continu de cette représentation voluptueuse. Elle comprend jusqu'aux dessous de l'actrice qui, aux bords indécis de la coulisse, n'échappent à personne : en quittant la scène, M<sup>lle</sup> de Maisonneuve « est tombée dans la coulisse, et a laissé voir son derrière. M<sup>me</sup> Bellecour, dite Gogo, soubrette, est venue très modestement lui remettre ses jupes. Le tout s'est passé au contentement du public, qui a fort fêté le cul de l'actrice et la modeste Gogo ». Que ce cul soit le clou du spectacle, c'est pour en faire partie encore. Et le rideau — ou la jupe — qui tombe n'achève rien, mais se baisse et se lève, et se lève et se baisse, stimulus érotique, rituel chéri du commencement et des premières entrées en scène : c'est le clin d'œil de la fiction au désir, son battement de cils provocateur. Le libertinage raffole. Montade presse la Comtesse de le « déboutonner » : « Allons... lève la toile comme au théâtre. Tu vas voir mon camarade en scène », Tableaux des mœurs du temps. Tandis que loin de susciter la retombée infinie d'une caresse, la découverte de la plus belle « chute de reins » le rappelle à l'ordre du battement spectaculaire : « Ah! Qu'il est doux de n'avoir qu'une chemise à lever!... Et qu'il est bien qu'elle retombe pour la lever toujours! » L'emballement menace, d'un affolement mécanique auquel le libertin se condamne, pris au piège d'une*

*mise en scène trop excitante, devenue finalement le seul objet de son désir.*

*... Du moins y a-t-il place encore, en juin 1731, pour une « aventure gaie au magasin de l'Opéra », Chronique de Barbier. Le directeur y a réuni ses intimes. Les danseuses bientôt se déshabillent, et Barbier note admirablement dans son propre souci de ne rien perdre de la débauche : « Le bonhomme Campra mit ses lunettes. » Instrument méthodique, objet en tiers entre les yeux et la peau nue, au contact de laquelle il se réchauffe et peut-être s'embue. Pour mieux lire donc, pour mieux voir, le libertinage nous en prie.*



PREMIÈRE PARTIE

*Le désir et la civilité*



Après avoir hésité s'il entrerait dans la Compagnie de Jésus, celui à qui la fatalité avait réservé d'être pour toujours le fils, Crébillon hante les coulisses du Théâtre Italien. Il y saisit l'instant où le décor glisse, où les petites actrices qui frétilent passent la langue sur les lèvres pour les rendre brillantes. Livrées à l'excitation palpitante du lustre, elles perçoivent, dans le bruissement continu des étoffes, le commentaire détaillé de leurs charmes, l'impatience superbe des amants, et le roulement prochain des carrosses qui les emporteront vers de nouvelles raisons de paraître. L'œuvre de Crébillon s'inspire de cet étourdissement : elle nous en livre les faiblesses — ou les vapeurs —, mais aussi les syncopes : vertiges du plaisir. Et devant le tournoiement perpétuel d'une société dont le libertinage consiste à se montrer essentiellement distraite — l'infidélité y est « un moment de distraction sur un autre objet », *Lettres de la marquise de M\*\*\** —, Crébillon retire aux sentiments ce qu'il accorde au Moment : l'acte d'amour ne naît jamais que de circonstances purement fortuites.

Mais si la leçon de cynisme qui se dégage ici n'a rien pour nous surprendre, nous est-il du moins permis de mesurer l'influence morale de cette œuvre sur ses contemporains, et

celle qu'ont exercée sur elle les mœurs du temps? Soit qu'elle exprime, plus ou moins fidèlement, l'état de corruption avancée de la société de la Régence, soit au contraire qu'elle anticipe sur les dispositions psychiques de ceux qui auront consommé jusque dans leur cœur les conséquences de cette débauche, nous enfermant ainsi dans l'ignorance de ce qui rendit cette anticipation possible : dans l'intimité quasi intemporelle du boudoir.

Libre à nous pourtant de tendre l'oreille, de percevoir que l'intime murmure qui y règne se nourrit de la rumeur toute proche des salons où s'occupent sans doute les roués à des orgies sans frein. Le salon n'est-il pas en effet contigu au boudoir?

Mais à vrai dire, en quoi va résider le caractère propre de cette société? Nous la voyons s'épanouir sous des formes si diverses, solidaires dans leur compétitif effort pour se débarasser des résidus du siècle passé... Retenons dès l'abord qu'ici la débauche la plus vulgaire s'affiche avec ostentation sous le nom vil de rouerie; que les aventures économiques du Système de Law expriment à leur manière les métamorphoses de la loi qui règle les échanges; tandis que triomphe, dans le domaine des arts, le style rococo.

Si la mort de Louis XIV est bien l'événement historique capital du début du siècle — ce Roi, dit « le Soleil », n'est-il pas mort lui-même dans une espèce d'amertume dépourvue d'illusion à l'égard de ce qui suivrait? —, nous ne manquons pas d'affronter de plus grandes difficultés pour évaluer l'importance que prend le fait même de la Régence comme vacance du pouvoir dans le fond inconscient des esprits. C'est que le sens de l'absolutisme royal se trouve très vite relégué, comme suspendu dans l'oubli de la personne physique du Roi en tant qu'elle s'identifie, séduisante, autori-

taire et majeure, à l'absolu du pouvoir. Et cela, au-delà de son représentant, Philippe d'Orléans, qui va désormais gérer le royaume comme une affaire privée dont il se présente l'administrateur. Et cet administrateur aussi bien, tous le savent, en aurait pu être un autre. Le premier geste de la Régence est de casser les dernières décisions du Grand Roi.

Qu'elle ait été ou non l'effet de la trop forte contrainte exercée par la personnalité de Louis XIV, il faut imaginer alors que cette sorte de négligence à l'égard de la personne royale va précipiter au sein de la noblesse la confusion généralisée des fonctions, et, par nonchalance, l'abandon d'un des aspects du sens de la hiérarchie dont la notion de valeur individuelle, d'illustration du Nom, rendait compte. En tant qu'elle supportait pour sa part la cohérence du système. Ainsi disparaît la figure du Grand Seigneur — libertin ou non : en éclat, le Nom trouve toujours à y gagner — au profit d'une multiplicité musarde et grouillante de petits-marquis, petites-marquises...

Certes, au sein de cette multiplicité, les Roués cherchent à se « distinguer » encore. A l'éblouissant soleil, à la Médaille gravée à l'effigie du Roi, à l'hostie eucharistique, à la pièce d'or, à ces élévations glorieuses du Signe, ils opposent l'image crapuleuse de la Roue, dont ils se montrent dignes : c'est posséder l'État par la débauche, le foutre effectivement : « Parbleu! s'exclame le Régent, voilà un foutu royaume bien gouverné; par un ivrogne, par une putain, par un fripon, et par un maquereau! », *Chronique de Barbier*. La Roue, donc, tourne qui donne aux « scélérats » leurs nouvelles lettres de noblesse et leur titre de gloire : « La compagnie scélérate dont il [le Régent] avait fait sa société ordinaire de débauche, et que lui-même ne feignit pas de nommer publiquement ses roués, chassa la bonne », *Mémoires de Saint-Simon*. Roués : en

toute impunité. Et les « grandes dames » qui s'y mêlent, on les aimerait appeler autrement : les belles Fleurdelisées, flétries sur leurs épaules blanches, découvertes et rompues de caresses, du lys de la débauche.

Mais cet effort est vain, dérisoire, nostalgique peut-être : le petit-maître l'emporte.

Et le triomphe du petit-maître exalte l'essor des arts mineurs – solidaire en cela de la minorité royale. Son exercice favori, le petit genre de l'épigramme, coïncide avec sa passion du bibelot : ici et là, dans le discours comme dans l'ameublement, locales, légères boursouflures de la saveur même dont s'enrobe la friandise du trait d'esprit logé dans une bonbonnière. Après s'être grisé au menuet, rendu dans sa petite-maison – et le cabinet écarté, le boudoir, n'en présente-t-il pas, dans la maison même, toutes les commodités : petits-appartements ? – le petit-maître se livre à ses menus plaisirs. Tout assure que là règne le Petit. Frémissent dans la pierre les glorieux cheveux et l'idéale moustache du Grand Condé de Coysevox ! Car c'est dans le même temps que se généralise la perte du sens des valeurs de cour : se plaignent les moralistes, le cérémonial devient un rituel, ce rituel une routine. Dont nul ne saurait dire si elle distrait ou si elle ennuie.

C'est ainsi que va s'instaurer dans tous les domaines un régime planifié reposant sur le caractère indiscernable de la sincérité ou de l'hypocrisie de ses – joyeux ou tristes ? – participants. En vérité si le sens de toute transgression volontaire, prestigieuse et hardie, disparaît avec l'existence du Grand Seigneur, l'attitude hypocrite, telle que l'ont cernée les moralistes du xvii<sup>e</sup>, n'a plus cours du même coup. On ne saurait en effet saisir, avec plus ou moins de complicité, la nouvelle mentalité si l'on se réfère à de telles données, politiques et psychologiques : c'est de tout autre chose qu'il

s'agit. Aussi faut-il prendre soin de ne pas la confondre avec l'état d'esprit propre à la décadence : ces marquis, ces exquises, ne veulent rien transgresser, ni non plus se laisser fasciner par leur propre déclin. Nullement. Le système du vide qu'ils inaugurent ici, nous n'avons pu d'abord que tenter de le situer à l'égard des valeurs dans l'oubli du Roi. Mais de cette étourderie naîtra bientôt une positivité propre, industrielle et affairée, jusque dans l'artifice.

Pour sa part, le Système de Law en est un profond. C'en est un bidon. Car, reposant sur une appréhension toute ludique des relations bancaires, le mécanisme du crédit et de la monnaie fait ici l'objet d'une investigation toute spéculative : celle-ci, masquant le délire qui la porte, sélectionne à son gré le mode de circulation idéal du numéraire; et, idéale, cette circulation s'affranchit des conditions qui la rendaient possible pour ne retenir que le processus propre à la mener, comme pour son propre compte, à la plus grande liberté, à la plus grande fluidité...

En effet voici ce roman d'anticipation : Law, « grand joueur et grand combineur » (Saint-Simon), part du principe que l'abondance du numéraire est le facteur essentiel de la richesse. Voyez ses *Considérations sur le Numéraire et le Commerce*. Or, première indécision, première négligence, le numéraire est-il en soi une richesse? Ne doit-il pas exister une relation directe entre le volume des signes monétaires et le degré de mise en valeur de ses richesses? Soit le numéraire comme conséquence de la richesse, et non l'inverse. Il reste que, procédant justement par suspensions, hésitations et insouciances, Law se formule à soi comme un joyeux mobile que plus le numéraire se meut, plus il rendra service. C'est ainsi qu'à l'inverse de Colbert, il ne comptera pas

sur l'or, forcément limité, mais proposera de remplacer la circulation métallique par la monnaie de papier. Sans doute, l'existence de billets est ancienne, surtout aux Pays-Bas, mais gagés sur une encaisse-or, leur volume restait dans un rapport étroit avec celle-ci. Or Law, facilitant l'émission des billets, facilite les investissements : l'essor économique qui s'ensuit ne manquera pas, lui, de rapporter de l'or, explique-t-il pour présenter et défendre son projet. Mais ne sentons-nous pas que cet or à venir n'est pas du tout ce qui l'intéresse, que ce qui l'inspire est plutôt une forme souple de détachement. D'où, l'inauguration d'un nouveau système de crédit confirmé par la création d'une Banque Générale, bientôt Banque Royale : qu'avec un capital de six millions en espèces, se puissent émettre cinquante millions de billets. Ainsi se trouvent multipliés par dix les échanges : c'est la Grande Combine. Combinaison, distribution, déplacement : ivresse très raisonnable des échanges réglés au nom de la plus grande maniabilité. L'échange pour lui-même exalte le papier comme seul capable de rendre possible une communication vraiment parfaite, une circulation magnifique et preste, pour n'être plus sonnante ni trébuchante.

Les choses, bien sûr, sont plus compliquées. Le Système veut, là-bas, une colonie exploitée méthodiquement, en monopole, pour que la Banque puisse marcher ici. Qu'il faut donc, de nuit, envoyer Manon, les filles de joie, prendre le large pour en faire des épouses : colonisées colonisant la Louisiane. Ce sont tous ces corps que le Système manipule, tous ces départs forcés, et tant d'autres manœuvres souterraines, qui entretiennent en retour la fièvre de la rue Quincampoix : pour la première fois le cours du Mississippi passe à Paris.

Mais reste la transmutation essentielle dont rêve Law,



PATRICK WALD LASOWSKI

## Libertines

De la porcelaine tendre à la beauté fardée des marquises, du petit four au sofa, de la civilité à la débauche, entre la bibliothèque et le boudoir, l'Opéra et la Cour, le XVIII<sup>e</sup> siècle se livre au glissement infini du désir : le libertinage s'ouvre, passionnément, au règne de la fiction. Non seulement en témoignent ici les récits libertins, les Correspondances et les Mémoires du temps, les œuvres des grands écrivains, mais aussi le système de Law, le style rococo, la sexualité libertine même.

Patrick Wald Lasowski montre, avec beaucoup d'érudition, comment, dans la rivalité fiévreuse de l'estampe et du texte, le livre érotique précipite le rituel de la séduction amoureuse. *Libertines* décrit avec force ce système du vide que met en place la Régence dans l'exaltation du plaisir, de la politesse et de la conversation exacerbée.

Patrick Wald Lasowski a fait des études de lettres et de philosophie. Il a publié des articles sur Crébillon, Huysmans, Laforgue, Klossowski. *Libertines* est son premier livre.

*nrf*

